

Qu'est-ce que j'aime dans cette toile ? Qu'est-ce qui a fait que, sitôt aperçue parmi les autres œuvres du MAC VAL, je l'ai choisie elle ? Je ne connaissais pas José Gamarra. Je ne savais pas que, quelque part dans les rues d'Arcueil, un Uruguayen exilé depuis des décennies continuait de peindre la jungle exubérante de son sol natal. Je ne savais pas qu'entre les murs de son atelier, parmi les étagères d'encyclopédies et de traités de botanique tropicale, un petit bout d'Amazonie persévérerait sous son pinceau. Je ne savais rien de sa patience infinie d'homme aujourd'hui octogénaire, rien de la luxuriance incorrompue de ses forêts, rien de la violence presque toujours tapie sous les feuillages de ses jungles, insidieuse, traîtresse, sourde, ramassée dans la brutalité d'un détail apparemment anodin, à l'arrière-plan, seulement décelable à l'œil attentif : bousculade de bottes et de treillis derrière un fourré ; éclat d'armure d'un conquistador discrètement massacreur ; dos courbés d'opposants poussés du bout de la crosse entre les lianes pour y être anéantis, comme toutes les dictatures depuis toujours anéantissent ceux et celles qui leur résistent.

Simplement j'ai vu cette toile. J'ai constaté qu'elle me retenait. Que j'y revenais. Que mon regard n'en finissait pas de la scruter. Il m'a semblé que ce qui en elle me touchait avait à voir avec l'enfance. Enfance du monde : le bout de terre inconnu, l'absence de maisons, le sol arasé, le fleuve. Enfance du bonheur de peindre : le raffinement des machines, les dents pointues des pelleteuses, les bras articulés des tanks, le rebondi rigolo du ballon-saucisse, le camouflage méticuleux de l'hélico et du vaisseau.

Qu'est-ce que c'est ? m'arrive-t-il souvent de demander à mes fils qui me tendent un dessin tout juste achevé. « C'est la bataille de l'eau et du feu. » « C'est une machine à détruire les villes. » Les enfants raffolent d'images effrayantes, scènes de batailles, de destruction, de guerre.

J'ai montré aux miens cette toile de Gamarra. Ils se sont extasiés. Ont tout de suite voulu en copier les machines. Se sont sentis proches du vieil Uruguayen. Reliés à lui. Entendus dans l'impulsion intime qui les fait chaque fois attraper un crayon et revivre le miracle d'enfanter des monstres.

Que cherche obscurément le gamin qui s'applique à faire au loup la gueule la plus terrifiante possible ? À quel exorcisme travaille-t-il, à quel apprivoisement souterrain de ses angoisses ? J'aime ce tableau de Gamarra comme j'aime ceux de Bosch et de Bruegel. Je le détaille avec le même mélange fasciné de joie et de frisson. Toiles qui tout à la fois terrifient et enchantent, repoussent le mal et le montrent éclatant, tout-puissant, splendide de sophistication et d'imagination.

Eau glauque du fleuve. Rouge de la terre ensanglantée. Dévoration des rochers par des mâchoires d'acier jamais rassasiées. Pavillon de pirate hissé à la poupe d'un navire qu'on dirait militaire. Mirobolante coulée de bijoux arrachés aux entrailles du sol. Tout ici est trouble. Tout ici inquiète. Angoisse et bonheur de représenter l'angoisse. Jubilation enfantine de rêver la catastrophe – de la rêver seulement, voudrait-on croire, pour mieux la tenir à distance – et mélancolie, au même moment, de savoir que le cauchemar n'est que trop réel, le massacre en cours, la forêt pour de vrai chaque jour un peu plus anéantie.

Je regarde le viol de l'Amazonie comme le regarde l'Indien qui se tient sur la rive, du même côté que nous, un animal à demi sauvage aux pieds. Mauvais rêve qui refuse de s'abolir. Cauchemar que tout en nous voudrait renvoyer à l'irréalité du rêve, et qui pourtant persiste. Malgré la révolte muette de l'homme debout au bord du fleuve, témoin du saccage. Malgré les dents des machines trop terribles pour être vraies. Malgré le nom du peintre sagement tracé au bas de la toile, comme pour renvoyer tout cela au conte, tenter de dire – mais de le dire en lettres rouge sang : ceci n'est qu'un tableau.

Sous influence

José Gamarra

Tacuarembó (Uruguay), 1934

Les Indiens nous regardent, 1980

Inventaire n°1982-05

Vu par Sylvain Prudhomme

« Sous influence » est une invitation confiée à un auteur ou une autrice qui nous livre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC VAL.



José Gamarra, *Les Indiens nous regardent*, 1980. Huile sur toile, 150 x 150 x 2 cm.
Collection MAC VAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne © Photo : Claude Gaspari.